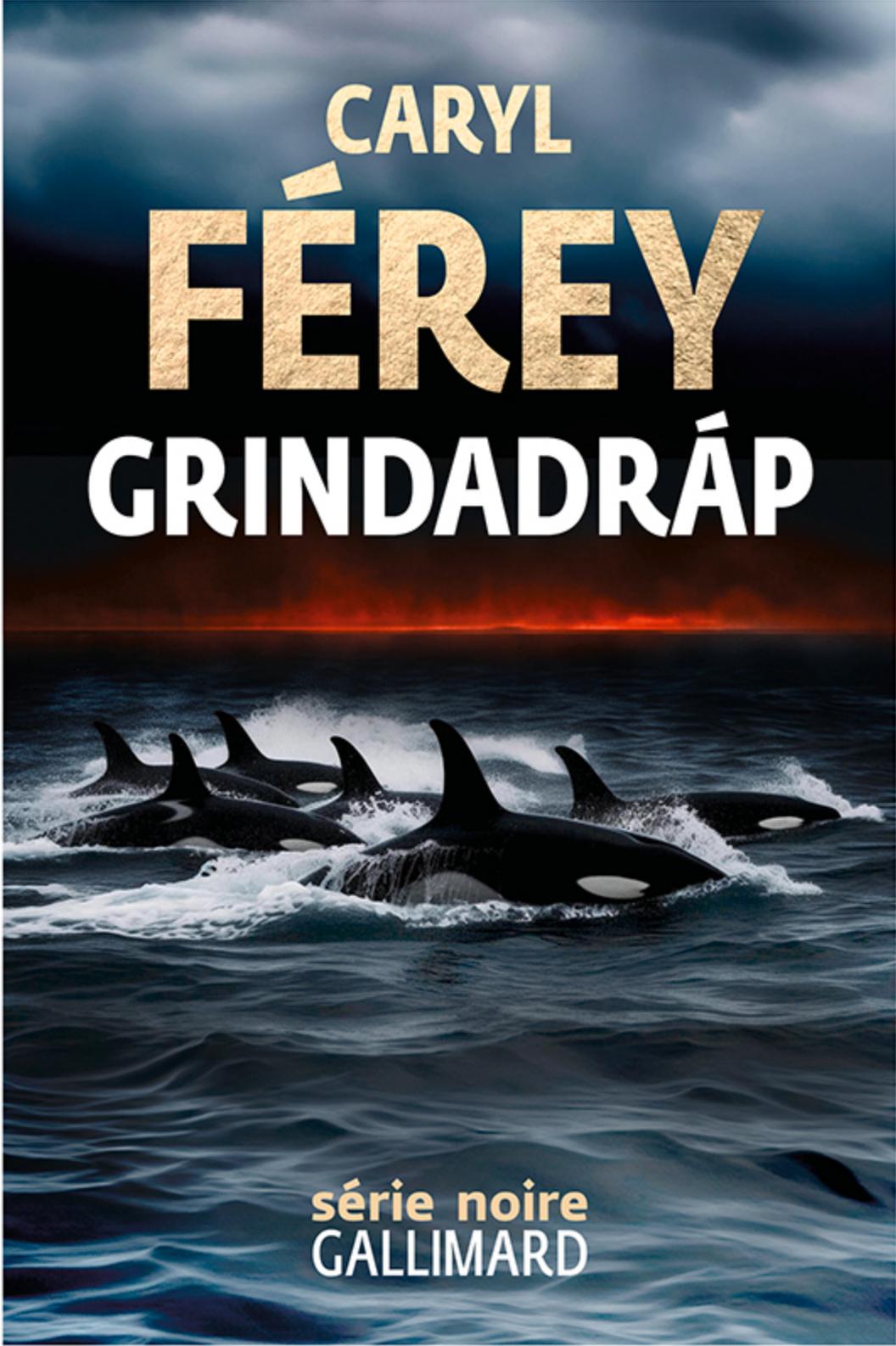


CARYL
FÉREY
GRINDADRÁP

série noire
GALLIMARD



CARYL
FÉREY
GRINDADRÁP

série noire
GALLIMARD

CARYL FÉREY

GRINDADRÁP

nrf

GALLIMARD

Le temps... Une expression des plus complexes. La mémoire rendue manifeste. Il chevauche le passé et l'avenir sans jamais être totalement présent, ou plutôt il ne semble pas se préoccuper du présent. Il y a une tension d'une nature insondable. Le monde désire être compris, avoir un sens, mais on a l'impression que ce n'est pas à nous que le monde s'adresse. Il glisse sur nous, il discourt avec quelque chose d'obscur, qui peut-être n'est pas mortel, et on est intrigué, voire capturé. Nous avons conscience d'une existence plus profonde, peut-être la confirmation temporaire qu'en effet il n'y a ni début ni fin. Tout d'un coup, l'apparence du sens est transcendée. On a du mal à comprendre ce mystère profond et redoutable ; tout est fugace.

Est-ce important ?

Dois-je m'en soucier ?

DAVID BOWIE, *Moonage Daydream*

*À la mémoire vivante de Jean
Malaurie.*

*Aux orques, qui n'en sauront
rien.*

Des requins-bouledogues. Au moins deux. Et un tigre, dont l'aileron vient d'émerger à une centaine de mètres. J'attends sur la margelle du bateau d'études, les jumelles à la main, mais Ali n'est pas au rendez-vous. La mer est pourtant calme, d'un vert-bleu écrasé de soleil. Les squales sont loin de la côte, où d'ordinaire ils aiment chasser dans les eaux putrides déversées par les humains.

— Bizarre, me glisse Julia. On dirait qu'eux aussi attendent.

Les requins ne savent pas s'arrêter, leur métabolisme exige un mouvement perpétuel, et ces trois-là tournent en rond, aussi lentement que possible.

— Peut-être qu'ils digèrent notre capitaine.

— Très drôle.

Le sourire de Julia est crispé sous sa peau bronzée. Elle sait que les requins attaquent l'homme par accident, ou quand il entre dans leur périmètre de sécurité, que ces poissons à moitié aveugles nous confondent avec leurs proies habituelles et nous recrachent presque systématiquement tant on a un sale goût, mais les idées recuites ont la peau dure. Les bouledogues restent à distance, notre bateau ne les intéresse pas. Julia ouvre le zip de sa combinaison, on commence à crever de chaud, quand une rumeur monte du poste de pilotage. Pas besoin de sonar ou d'hydrophone pour sentir mon cœur s'emballer ; le cachalot jaillit soudain des flots, sa tête énorme se propulsant à

gros bouillons blancs et bleus, avant de stabiliser sa masse à la surface, un long souffle en guise de salut.

Je reconnais Ali à ses coquillages parasites, aux cicatrices laissées par les calamars géants qu'il a appris à traquer dans les abysses, un jeune mâle de douze mètres que notre navire de recherches n'effraie pas. On suit le groupe de cachalots depuis des semaines, enregistrant leurs plongées quotidiennes, des bombes dévalant soixante mètres par seconde jusqu'à mille mètres de profondeur si besoin ; leur territoire de chasse est d'un noir total mais les échos de leurs clics, captés par toute la famille, les orientent comme un GPS. Les jeunes ne sont pas encouragés à s'éloigner du groupe mais Ali est un être curieux.

Est-ce l'apnée (à l'inverse de Julia qui plonge en bouteille, je ne produis pas de bulles), le simple désir de s'émanciper de ses congénères, l'ennui ou au contraire une chimie qui nous aime ? Passé la période d'approche où il me jaugeait à la marge, Ali a pris l'habitude de me rejoindre en début d'après-midi, quand le pod vient se reposer à la surface. Le jeune cachalot pointe alors à quelques encablures de notre bateau, attend que j'apparaisse sur la margelle, amorce un vague mouvement lors de ma mise à l'eau avant de me laisser nager vers lui, puis on se tourne autour, dans un ballet lent, presque sensuel – nous nous évitons avec délicatesse, par tranches d'apnée de trois minutes que je peux reproduire jusqu'au bord de l'implosion.

Je ne sais pas ce que l'animal voit de moi quand son œil énorme me croise, mais ce que je vois de lui me renverse les tripes. À chaque fois. Une émotion pareille a forcément un sens.

Julia est d'accord, mais aujourd'hui le comportement d'Ali est inhabituel. Il stagne à la surface.

— Quelque chose ne va pas, dit mon équipière. Ali a l'air blessé. Ça expliquerait la présence des requins ; regarde, on dirait qu'il saigne...

— Il semblerait, oui, je dis en vérifiant dans ses jumelles. Qu'est-ce qu'on fait, on va voir ?

— OK, mais je conduis.

Déjà Julia tire le bout du canot qui clapote dans notre sillage. J'aime sa spontanéité, son visage encore un peu enfantin, sa détermination en acier trempé, sa passion pour les White Stripes. La meilleure pilote sévissant dans l'océan Indien qui, à peine grimpée à bord, m'emporte sur le petit hors-bord. Ses cheveux salés vole-dinguent dans la brise, rebondissent avec nous sur le dos des vagues, à mesure qu'elle met les gaz son regard s'agrandit de bleu, on est à l'unisson au milieu des requins. Le tigre s'est rapproché d'Ali, sondant sans doute l'état de santé du cétacé, les bouledogues zonent à distance.

Ali ne bouge pas, la tête à demi émergée, mais il m'a vu sur le canot, qui vient de stopper et dérive maintenant à une quinzaine de mètres. Ou il m'a senti. Tout près. J'attends qu'on se stabilise en pleine mer pour prendre les jumelles. Je craignais que le jeune cachalot se soit fait découper par l'hélice d'un cargo, qu'il ait été percuté, ou attaqué par des orques hauturières, mais ce n'est rien de tout ça.

— Putain...

— Quoi ?

— Il a un hameçon dans la bouche, je dis. C'est pour ça qu'il saigne.

Un mince filet s'écoule de sa mâchoire hérissée de dents, un hameçon qui le fait souffrir et surtout l'empêche de chasser – et donc de se nourrir. Un croc d'acier aux proportions de l'animal.

— C'est pour ça qu'Ali est venu, devine Julia. Pour qu'on lui enlève... Et c'est toi qu'il a choisi, Gab.

Nos regards ondulent à la surface. Comment approcher une telle bête jusqu'à toucher sa tête ? Et comment le manipuler, à vif ? Le mouvement brusque d'un cachalot est un séisme dans l'eau, qui peut me rouler vers les grands fonds. Dix mètres nous séparent encore. Je me projette déjà vers lui, l'adrénaline par-dessus la peur, mais Julia me rappelle au présent.

— Les requins : tu crois qu'ils vont te laisser faire ?

— Franchement j'en sais rien.

Julia me regarde de travers depuis le bloc-moteur.

— Ça n'a pas l'air de te traumatiser, dit-elle.

— Si, pas loin. Et je ne sais pas comment je vais pouvoir approcher Ali d'aussi près.

— Les squales sont plus rapides.

— Ce n'est pas la question.

Je ne peux pas me défiler.

Même pas en rêve.

Sauf que celui-ci ressemble plutôt à un cauchemar. Julia comprend la situation, le lien au vivant qui motive notre expédition, mon appréhension à l'idée de me mêler aux squales. Son geste d'amitié en touchant mon bras touche mon cœur, qui un instant se débîne ; Julia Julia Julia, la fulgurance de ses sentiments pour moi ricoche et se perd sur les flots irisés.

— Tu fais attention, hein ?

Je lui souris crânement avant de me mettre à l'eau, conscient que j'appartiens au danger. Car j'ai beau me dire que les attaques de requins sont rares, mon côté reptilien me rappelle que l'Homme a quitté l'élément aquatique pour une bonne raison. Me focaliser sur le cachalot, sur ce qui l'a poussé à cette démarche incroyable, c'est ça ou perdre mes moyens. Les combats sont durs contre soi-même, ma pensée est confuse quand je commence à nager. Ne pas tourner le dos au tigre et aux bouledogues, avancer de manière erratique pour les déstabiliser, frapper au nez le premier qui approche.

Les requins me filent aussitôt le train, plus sûrement ils se traînent dans mon sillage tout en zigzag ; le plus pressant dévie sa trajectoire quand je plonge pour lui faire face. J'aperçois la tête émergée d'Ali entre deux goulées d'air, me rapproche aussi vite que je peux sans penser à mes jambes qui battent comme un pompon de manège. Trois mètres ; le courant est instable autour du cétacé, un coup de queue pour éloigner les squales et je valdingue avec eux ; les requins sont tout proches et Ali le sait. Enfin je distingue mieux l'hameçon,

profondément enfoncé dans ses lèvres blanches, ses claquements de mâchoires désespérés pour s'en débarrasser n'ont fait qu'empirer la blessure. Je tente de me coller à lui, agite des bras d'équilibriste au-dessus du vide, parviens à sa gueule béante. À ses rangées de dents pointues capables de déchiqueter les calamars, que je n'ai jamais vues d'aussi près.

Ali montre des signes de faiblesse, il se stabilise moins, cela fait trop longtemps qu'il maintient sa tête à flot, un tiers de son corps est un poids énorme. Un remous me pousse vers lui ; je m'agrippe à la bouche entrouverte pour évaluer la blessure – plusieurs centimètres d'acier crochetés dans la chair –, la géométrie de l'hameçon et le meilleur moyen d'ôter cette saloperie.

Je ne pense plus aux requins, juste à la réaction du cachalot quand je vais arracher le croc fiché dans sa gueule. Alors je lui parle, tente de croiser son œil qui émerge à la surface, je lui dis que l'hameçon est salement enfoncé, que sa réaction à la douleur qu'il va ressentir peut me tuer, qu'il va falloir me faire confiance, et évidemment que je l'aime. Le pur moment. Alors c'est moi qui redeviens sauvage ; je tire violemment sur l'hameçon, vois une giclée de sang m'inonder brièvement le visage, puis ce putain de croc recourbé qui luit au soleil. Un trophée de merde que je prends pour une victoire.

Je me dégage aussitôt ; Ali n'a pas bronché.

Le cachalot.

Son œil qui me fixe.

L'hameçon ensanglanté.

Les phosphorescences aveuglantes sur les vagues lorsque je regagne le rigide.

C'est quand Julia me demande comment ça s'est passé que je fonds en sanglots...

De la camelote, comme mec.

2

Sea Shepherd (« Le berger des mers ») est une organisation d'intervention pour la préservation des baleines, pas un mouvement de supplication auprès des gouvernements pour qu'ils fassent respecter les traités signés pour la sauvegarde des cétacés. Julia a intégré l'ONG de Paul Watson comme volontaire à vingt ans, puis a continué comme organisatrice et porte-parole, avant la scission entre son fondateur et le conseil d'administration nord-américain, plus enclin à entasser des rapports que personne ne lit qu'à passer à l'action sur le terrain.

Restée fidèle à la ligne historique consistant à traquer les baleiniers, cheffe de mission pour Sea Shepherd France, Julia a été chargée de constituer un équipage pour leur prochaine campagne et de poursuivre le combat contre le braconnage en haute mer.

J'imagine que ma prestation parmi les requins finit de la convaincre puisque le soir même, alors que nous sirotions le soleil austral sur le pont, une bière sud-af à la main, Julia me propose de partager l'aventure.

— On a déjà le bateau, explique-t-elle, les postes principaux, les volontaires ; il ne nous manque qu'un aide-cuistot et un plongeur qui n'a pas froid aux yeux. Départ la semaine prochaine depuis Le Havre. Pas de paie, ni de médaille, que des risques, mais bon, tu connais l'orga.

— Je veux bien te suivre en enfer, Julia, mais je servirai à quoi ?

— On a toujours besoin d'un plongeur sur un bateau. Avarie, problèmes d'hélice, de coque rongée par les mollusques ou les krakens...

— Et s'il n'y a pas de monstres marins ?

— Tu vas t'emmerder sévère.

Difficile à imaginer avec cette créature humaine semi-aquatique dans les parages. En cinq semaines, nous avons effectué une centaine de plongées, coupé des kilomètres de fil de pêche autour d'animaux entravés, sauvé des tortues du braconnage à Mayotte, pourri les navires-usines chinois qui ratissent les fonds de la côte sud de Madagascar et l'avenir des pêcheurs locaux.

— Combien de temps elle dure, ta croisière ?

— Jusqu'à ce que notre rayon d'action soit épuisé, répond Julia ; trois, quatre, cinq semaines, ça dépend du gasoil qu'on crame.

Son sourire n'a pas besoin de percer mes maigres défenses.

— C'est où, cette mission Sea Shepherd ?

— En Atlantique nord.

Je dis oui sans réfléchir.

De toute façon personne ne m'attend sur terre. Autant dire nulle part.

~

La semaine est passée vite, Jeff Buckley dans les AirPods, avec suffisamment de contraintes logistiques et d'intendance pour fuir le désœuvrement que je redoute à terre.

Nuages couleurs Nicolas de Staël sur le port du Havre où je débarque enfin, le *Mogwai* en ombre portée contre le quai où Julia m'a donné rendez-vous. Elle est vêtue d'un jean et d'un simple pull marine, ses longues mèches brunes agacées par la brise, encore bronzée par le soleil de l'hémisphère Sud. Son constant sourire m'accueille comme l'été qui arrive ici.

— Comment ça va, depuis l'océan Indien ?

— Je me la suis coulée douce au milieu des phoques et des algues tueuses.
Elle se fronce comme une feuille.

— Ça existe, ça ?

— Non, c'est pour ça que je me la suis coulée douce.

— Ça va changer, ne t'en fais pas. Bon, tout est OK pour toi ?

— Oui, oui.

Même si elle connaît ma réponse, Julia me pose la question, comme à tous ceux qui embarquent avec Sea Shepherd :

— Tu acceptes de risquer ta vie pour les baleines ?

— Ma mort aussi.

— La vie suffira.

Ma blague est tombée à plat, je ne devais pas avoir l'air de croire qu'on puisse en rire.

— Viens, dit-elle d'un coup de tête, je vais te présenter.

Le *Mogwai*, c'est seize membres d'équipage issus de sept nationalités différentes : navigateur, cuisinier, mécanicien, petites mains, tous volontaires. La cible de notre mission est un navire-usine norvégien, le *Skeid*, une de ces brutes aux chaluts comme des camps d'extermination, un des plus gros tueurs de baleines de l'Atlantique nord, qui se contrefiche des conventions internationales.

Sea Shepherd UK s'étant affilié à la franchise US recyclée dans le bla-bla (ces Yankees ont même réussi à voler l'ONG à son fondateur), Ayleen Flaherty, notre capitaine, s'est rabattue sur l'antenne française pour continuer à naviguer sous les couleurs de Watson. Comme moi, l'Irlandaise est une fraîche recrue. On se serre la main, les Britanniques n'embrassent pas ; bonnet et ciré blanc écrit ouvert, piercings aux oreilles, tatouages un peu partout, Ayleen fait plutôt garçonne avec ses cheveux courts bicolores, une demi-tête de moins que moi (ce qui ne veut rien dire), et un air cash et pas commode qui au premier regard emporte tout. D'instinct, je me dis qu'elle est plus intelligente que moi.

— Gab a été soigneur au Marineland d'Antibes avant de devenir plongeur, me présente Julia. C'est sa première mission pour Sea Shepherd.

— C'est toi qui nages avec les cachalots ?

— Avec tout ce qui bouge à l'aide d'une nageoire, je réponds moyennement.

— On verra dans l'Atlantique nord. *Welcome on board.*

Ayleen est épaulée par Sean, le lieutenant de pont penché sur ses instruments, et Matt, le lieutenant mécanicien, en direct radio depuis la salle des machines. J'apprends que le premier est, à quarante ans, le doyen à bord, le second de Belfast, comme notre capitaine. Quant au *Mogwai*, c'est un ancien cargo racheté par l'ONG, rebaptisé en l'honneur du groupe de post-rock écossais – Julia a été incapable de me dire qui a eu l'idée de ce nom alors que je l'aurais épousé(e) sans même voir son visage. Les cabines des officiers se situent sous la passerelle, dans le château avant, le château arrière abritant l'équipage et la salle des machines, où Matt règne sur le cambouis.

Matt, un type à l'accent rocailleux aussitôt sympathique, un proche de Sean dont l'humour mancunien varie entre le trash et l'absurde. Tout pour plaire. Julia m'accompagne jusqu'aux couchettes, où je pose mes affaires, un gros sac de marin qui contient tout ce que je possède – pas grand-chose et rien de valeur. Je n'habite nulle part, l'hôtel entre deux expéditions, les foyers de travailleurs quand je ne trouve rien à me mettre sous la dent, toujours pressé de partir – je ne connais que des gens de mer... Déjà le bateau se met en branle. Cap sur l'Islande.

— Les repas sont pris en commun, dit Julia avant de s'installer à son poste.

Le Havre s'éloigne de nous.

Mon cœur un peu plus des terriens.

~

Chaque être vivant a son *Umwelt*, à savoir sa façon propre de ressentir son environnement.

La plupart des gens s'imaginent que les animaux perçoivent le monde comme eux alors qu'une multitude d'espèces sont aveugles parce que ces spécimens n'ont pas besoin de voir. Nous distinguons les couleurs de l'arc-en-ciel mais pas l'ultraviolet, dont l'*Umwelt* des oiseaux diurnes est saturé – un monde psychédélique –, nous discernons leurs chants mais pas les informations que chaque note contient – les oiseaux ne chantent pas, ils s'envoient des codes en se fichant de la mélodie. Les éléphants et les baleines communiquent par infrabasses inaudibles pour nous sur des dizaines ou des milliers de kilomètres, les chiens suivent des traces invisibles laissées des jours auparavant, comme les phoques repèrent les ondes consécutives au passage des poissons des heures plus tôt. Les requins sont sensibles aux champs électromagnétiques, les moustiques choisissent le sang selon la peau... Les humains ne vivent simplement pas dans le même *Umwelt* que les autres êtres vivants, qui tous développent des sens différents, y compris à l'intérieur d'une même espèce.

Comment l'homme moderne a-t-il pu corrompre son *Umwelt* jusqu'à mettre en péril sa propre préservation ?

Et moi, d'où vient ma déconnexion d'avec mes semblables ?

À seize ans, j'ai commencé l'apnée – et même carrément la vie en apnée. J'ai gagné mes premiers concours, puis un peu d'argent. Ce n'était pas avec mon salaire au delphinarium que j'allais m'offrir des aventures en haute mer, et les océans semblaient déjà être ma seule échappatoire. Bien que le milieu des apnéistes soit plutôt jovial, fun, veillées sur la plage où chacun raconte ses sensations et ses exploits, j'ai toujours été un animal solitaire, moins mal à l'aise qu'en perpétuel décalage. J'ai aujourd'hui trente ans et l'impression de vivre ma vie comme un baroud d'honneur dans ce bordel humain, que la crise climatique n'arrange pas.

Et puis, je n'ai pas tout dit à Julia, au sujet du Marineland.

Je n'étais pas soigneur, au départ, mais veilleur de nuit au parc aquatique d'Antibes. Pas la meilleure période de ma vie – scarifications, famille désolidarisée, éjection express du système à pensée unique du lycée, petits boulots payés à l'agrafeuse à clous, jusqu'à ce poste de garde-chiourme au parc d'Antibes... Été comme hiver, j'étais seul à déambuler la nuit dans les allées qui serpentaient entre les bassins, où personne d'autre que les cétacés ne répondait à mes questions existentielles. J'ai commencé à les écouter et à différencier les sons qu'ils émettaient, puis je me suis approché d'eux, jusqu'à me glisser un soir sur la plate-forme d'où les soigneurs du Marineland les nourrissaient.

Les orques étaient six dans une minuscule piscine de béton, tournant en rond comme des panthères en cage, et je ressentais leur détresse jusqu'au creux de mes os. Comme si nous étions frères. J'apprendrais plus tard pourquoi les orques sont dotées d'une capacité mystérieuse à faire jaillir les émotions de ceux qui les côtoient, qu'elles soient libres ou captives. En attendant, je passais mes nuits sur la plate-forme du bassin, observant ces pauvres bêtes emprisonnées tout en réglant mes comptes avec moi-même ; une nuit, alors que je me tailladais les bras et le torse au couteau, un filet de sang courut jusqu'au bassin avant de s'immiscer dans l'eau javellisée. Je savais que les membres du staff n'y verraient rien, mais Valentin, le jeune mâle de dix ans, vint poser sa tête sur le bord de la plate-forme.

Le goût de mon sang l'a-t-il attiré, comme on le pense communément des requins ? Je n'ai pas eu peur du danger à cet instant-là, je me suis même approché de l'orque et j'ai vu son regard sous la lune, qui m'interrogeait. Me perçait à jour, avec la force d'une révélation. Si Valentin avait simplement éprouvé de la curiosité, il serait venu à ma rencontre bien plus tôt. Que l'orque ait ressenti de la pitié, une forme de solidarité avec ce que j'endurais ou toute autre chose n'a pas tant d'importance : ce que je compris cette nuit-là, c'est que Valentin était venu me parler. Que je ne comprenais rien à son langage, mais que j'en ferais ma vie.

J'ai commencé à lire tout ce qui avait été écrit sur les cétacés et le monde marin, tout en entamant une formation de soigneur. Biologie, anatomie, comportements alimentaires et reproductifs, faits et gestes, le cursus m'a permis d'acquérir assez de compétences pour effectuer mon premier stage dans le même delphinarium, celui d'Antibes, que j'ai intégré trois ans plus tard.

Valentin était toujours là, peau éraflée et cicatrices à force d'être maltraité par Édén, l'autre gros mâle du bassin, une promiscuité insupportable pour les orques, qui laissait les hommes de marbre. Édén appartenait au clan des hauturières, qui se nourrissent de phoques et de baleines, et rechignent à avaler nos maquereaux, à l'inverse du jeune Valentin, une orque côtière, de celles qui s'alimentent exclusivement de poissons.

Je me scarifiais toujours à l'époque mais, dès la première plongée dans le bassin des orques, une sorte d'apaisement me saisit. Une chaleur, une énergie inconnue s'immisçait dans mon corps, surtout au contact de Valentin, qui glissait doucement contre mes flancs malgré son état de stress lié à l'enfermement.

À trente ans, une orque est trop jeune pour prendre la tête d'un groupe ; Valentin n'avait que treize ans, c'était un adolescent de six tonnes incapable de vivre sans sa mère. J'appris à reconnaître quelques-uns de ses chants, le doux refrain ascendant et descendant quand il communiquait avec ses congénères du delphinarium, ou le cri strident, guttural et impérieux, comme un chien jappant au bout d'une laisse, avec lequel il appelait sa famille : le son du chagrin, que Valentin éprouvait toujours après des années de captivité.

Je ne suis pas le premier soigneur à avoir eu le cœur fendu par leur vie de bagnard. Le dresseur du premier Flipper (la série télé des années 1960) s'est engagé dans la lutte contre l'industrie de la captivité des cétacés après la mort du dauphin dans ses bras – un suicide selon lui.

Une année passée au delphinarium a suffi pour que je n'aie plus qu'une idée en tête : enlever Valentin et les autres orques enfermées dans ce cachot aquatique pour les réintroduire dans la nature. Les pauvres épaulards vivaient

dans une eau dure, chargée de restes de poissons (les délicates orques recrachent les arêtes et la tête), de leurs propres déjections et de produits chlorés qui, malgré les pompes, abîment leur derme fragile. Peu de cétacés captifs survivent en eaux libres après y avoir été relâchés, par manque d'apprentissage, ils sont incapables de se nourrir, mais Valentin avait peut-être une chance de se réinventer le long de la côte méditerranéenne, où ses semblables croisent parfois, voire de se faire adopter par un groupe. Au moins de ne pas mourir en prison en pleurant sa mère.

J'avais vingt et un ans en 2015 quand, à la suite d'intempéries, des torrents de boue ont dévasté le parc aquatique d'Antibes. Les bassins ont constitué un piège pour les orques, incapables de s'éloigner et de se mettre à l'abri comme elles l'auraient fait dans la nature. C'est moi qui ai trouvé Valentin, englué dans une mélasse mortelle, son regard éteint à jamais, mais les yeux encore à demi ouverts.

Fin du delphinarium.

~

Il y a une bible parmi les livres entassés sous la table basse de la salle de repos, l'Ancien Testament, dont Julia me lit un passage.

— Tiens, écoute ça, Gab ! « Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et des oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains »... Ça parle aussi de pulluler sur la terre, de la dominer : tu connais plus con ?

— Une autre religion peut-être ?

Julia émet un petit rire bienvenu.

Notre cheffe de mission avait raison quand elle parlait de l'ennui à bord ; nous naviguons depuis vingt jours à la recherche du *Skeid* sans réussir à établir le contact. Le navire-usine a dû couper son AIS (le système de navigation

intégrant la localisation et l'identification des bateaux connectés aux cartes marines des écrans GPS), ce qui confirme à nos yeux les soupçons qui pèsent sur lui.

Crimes écologiques impunis, esclavage, ultraviolence à bord – viols de marins, chantage sexuel de certains officiers envers de pauvres gars qui mettent les pieds sur un bateau pour la première fois, maltraitements physiques et alimentaires, meurtres, corps passés par-dessus bord –, pêche illégale : les océans sont une zone de non-droit où les pires flibustiers risquent de vagues amendes, et les gouvernants ferment les yeux parce qu'au fond ça arrange tout le monde. La chasse à la baleine a été interdite mais elle continue, le plus souvent sous couvert d'études. Japonais, Russes et Norvégiens sont en première ligne, à l'image du *Skeid* que nous pourchassons. Mais les radars du *Mogwai* ont beau s'activer, le chalutier géant continue de nous échapper. Une bille dans un trou de brouillard, nous entraînant toujours plus loin vers le sud de l'Islande.

Le nid-de-pie est un endroit détestable, un perchoir situé à huit mètres au-dessus du pont supérieur où l'équipage se relaie pour débusquer le tueur de baleines, l'altitude accentuant le roulis et le mal de mer. Ayant la chance d'avoir le cœur bien accroché, je multiplie les quarts et les espoirs déçus, rivé à mes jumelles, les doigts congestionnés, quand mes yeux de vigie ne reçoivent que du vide océanique et des matins glacés qui cinglent le visage. Les jours passent sans nous voir, ni ce foutu *Skeid* qu'on sait pourtant sur la route des baleines. La traque est une affaire de flair et de chance d'après Julia, seulement j'ai la patience acide, du genre à faire fondre mes câbles en produisant des petites fumées malodorantes.

J'essaie de respirer en grand ce vent marin qui nous découpe au rasoir, histoire de refroidir mes circuits, les heures s'enfilent aux grains déversés par les nuages de l'Atlantique nord, je scrute la mer à la proue du *Mogwai* pour tromper l'ennui et rien n'arrive. Ah si ! Notre capitaine descend de la passerelle

pour la première fois depuis dix jours, profitant du rare soleil pour flâner sur le pont où je grelotte à moitié, à force d'inaction.

Son bonnet lui va bien, écri sur teint pâle.

— Une dépression arrive du nord-est, m'annonce-t-elle ; sévère. Tu vas peut-être trouver à t'occuper.

— On ne peut pas l'éviter ?

— Pas si on continue à tourner en rond.

— Les Norvégiens aussi vont essayer la dépression, je dis.

— Oui, sauf que leur bateau fait le triple du nôtre, il ne se déroutera pas.

— On ne va pas abandonner ?

— J'ai dit ça ?

Ayleen Flaherty a été cheffe de pont pour d'autres expéditions de Sea Shepherd, mais c'est la première fois qu'elle est seule maîtresse à bord. Il ne faut pas trop lui rappeler son âge – bientôt trente ans –, ni le chemin qui l'a menée de Belfast à ce rafiote trafiqué aux hormones de gasoil, ni ses yeux vert-gris à tomber, ni rien de ce genre. Ayleen a gardé de son adolescence le *fighting spirit* des Irlandais, une détestation des ciels bas surplombant des briques crasseuses parmi des voisins « qui selon le quartier où ils sont nés ne peuvent pas se saquer » et un moral d'airain ; dès qu'on lui montre quelque chose de laid, qu'elle est contrainte à une activité fastidieuse ou désagréable, Ayleen commente toujours : « C'est mieux qu'à Belfast. »

C'est à peu près tout ce que je sais de notre capitaine, confinée la plupart du temps à la timonerie où elle et son second se nourrissent d'horizon.

Le soleil n'est pas ardent mais l'Irlande du Nord n'en connaît pas d'autres. Ayleen ôte son bonnet, puis son gros pull, découvrant un tee-shirt de fille. Elle porte un tatouage stylé de la RAF au creux de son avant-bras gauche, fin, élégant – doux, c'est clair.

— Pourquoi la RAF ? je me reconcentre.

— Mon arrière-grand-père était pilote lors de la bataille d'Angleterre.

— La classe.

— Il est mort carbonisé dans son Hurricane.

— *Shit.*

— Et toi, tes ancêtres, ils faisaient quoi ?

— Je ne les ai pas connus.

— Personne ?

— Non.

— Et tes parents ?

— Oubliés, comme les autres.

— Tu rigoles ? Pourquoi, ils sont comment dans ta famille ?

Ayleen a senti le filon. Je lui en donne pour son argent, faute de mieux.

— Tu vois le jour où Himmler a réuni les principaux dignitaires nazis pour leur expliquer que se débarrasser des Juifs en les envoyant à Madagascar par cargos prendrait des années, qu'il était plus simple de les tuer sur place ? Ma famille était déjà le long des voies à bestiaux, à faire coucou aux wagons.

— Ta famille était nazie ?! elle s'esclaffe.

— C'est pas des choses dont on se vante.

— Sérieusement.

— Ça t'intéresse, les histoires de famille ?

— Je n'ai pas parlé d'en fonder une : alors ?

Ses yeux pétillent, de braves gars.

— Mes parents m'ont mis dehors à dix-huit ans, je finis par répondre, après que j'ai décidé de devenir soigneur dans un cirque aquatique plutôt que fiscaliste comme papa. Ma mère était d'accord pour trouver que je manquais d'ambition.

Ayleen hausse un sourcil dans la brise qui devient blonde.

— Ils avaient tort, assure l'Irlandaise. Sauver ce qui reste des océans, c'est plus ambitieux que de gagner le droit de crever le plus riche du cimetière. Leur idéologie de tous contre tous les couvrira de terre fraîche et c'est pas moi qui pleurerai sur leur tombe, même si ces bâtards nous emporteront avec eux dans leur putain de trou.

Je ne comprends à moitié rien à son anglais de basse-cour.

— Je t'avais prévenue, il n'y a pas grand-chose d'intéressant dans ma vie, je dis.

— Tu sauves des cachalots, c'est déjà pas mal.

Je dois avoir la gueule de Red Cloud au crépuscule sioux.

— Qu'est-ce qui te fait rougir ? elle commente.

Envie de lui répondre qu'un rien me déborde, que les mots gentils m'ont toujours l'air d'être adressés à quelqu'un d'autre, une chochette pas adaptée qui plonge en apnée comme une autruche et tremble au moindre mouvement de grâce féminine. Ayleen doit sentir tout ça et même au-delà, comme les orques, c'est une intelligence supérieure.

— Tu dégages un truc bizarre, dit-elle en m'adressant un regard en coin.

— Du gaz russe ?

— *Funny.*

Et là-dessus elle se casse.

~

J'y pense jusqu'au lendemain.

Sans explication tout est pire.

Qu'a-t-elle voulu dire ? On est tous plus ou moins asociaux à bord, rebelles au collier, le plus souvent engagés dans la lutte après un choc traumatique ou par aversion envers le néo-capitalisme qui saccage tout, des écoterroristes comme ils disent pour continuer leurs sales affaires, des gens inadaptés, comparés à la majorité de sado-impassibles formant le genre humain, et qui refusent de crever sans agir. Qu'ai-je de plus bizarre que les autres ? Suis-je donc condamné à vivre à côté de mes semblables, dans le secret d'un lien perdu ?

À l'aube, la mer a grossi. Je médite sur le pont du *Mogwai* où mes questions existentielles se dédoublent, vois des formes animales dans le ciel plombé, des aquarelles atomiques, des champignons coupeurs de fins du monde. Puisque mon imagination s'embrume, je pense à Julia avec qui je viens de partager un café. Une fille de Roubaix, toujours joyeuse alors que tout est pété là-bas, mais qui a grandi la fleur au fusil pour ne pas se laisser déborder par la colère et l'injustice qui nous blessent. Je me demande si je l'aime d'amitié ou un peu plus. À force de m'user les yeux sur cette mer vide, tout devient gris, informe, et mes sentiments sont brouillés depuis trop longtemps pour que je différencie la solitude du manque d'amour. La *win*. Et puis cette dépression qui arrive... Je grimpe dans le nid-de-pie, évalue les forces en présence. La mer est ce matin couleur bronze, avec des vagues longues que la houle soulève.

Ça gête dans le poste de vigie, je grelotte un peu dans ma veste de quart, quand je crois deviner une forme grise dans mes jumelles. Encore un cargo plein de marins mal payés sans doute, mais la silhouette de sa passerelle ne m'est pas inconnue... Bientôt mon cœur bondit.

Je me tourne vers la timonerie : Sean et Ayleen aussi l'ont vu.

Le *Skeid*.

NOTE DE L'AUTEUR

En littérature, « tombeau » est le nom donné à un recueil réunissant des textes d'un ou plusieurs auteurs pour honorer la mémoire d'un autre. Le tombeau opère une restitution, une recomposition et un réagencement du grand *corpus* de la tradition littéraire et historique.

C'est sous cette forme (que je ne connaissais pas, merci à mon libraire) que j'ai tenté de rendre hommage, dans ce roman, à Jean Malaurie et à Pierre Robert de Latour.

J'allais enfin rencontrer le premier, en janvier 2024, si toutes les planètes s'alignaient, quand Jean Malaurie s'est mis à mourir – on ne meurt vraiment que quand on est oublié, ce qui lui laisse une belle marge. Dans tous les cas, je ne rencontrerai pas ce grand explorateur de la matière et du temps, pour converser avec lui du lien manquant entre l'humain et le cosmos qui nous a créés. Animalité et chamanisme sont des pierres qui balisent la route, que nous avons perdues et qui pourtant nous guideraient si l'on s'y penchait.

Passionnant quand on approche les soixante ans.

Le second « tombeau », je le dois à Pierre Robert de Latour, inventeur du protocole de plongée USEA (Undersea Soft Encounter Alliance, le réseau pour des rencontres sous-marines douces et respectueuses), devenu le « frère des orques » – comme son livre éponyme. Ses mots sont les miens. Chose étrange – comme le rendez-vous manqué avec Jean Malaurie, mais au final réussi puisque l'âme du géographe plane sur ce roman ? –, à l'heure où j'écris ces lignes, je n'ai pas encore nagé en eaux vives avec les orques. Elles « m'attendent » dans quelques mois en mer de Norvège, un an après la disparition de Jean Malaurie ; enfin, je l'espère, puisque ce sont les orques qui décident de la rencontre. Je sais que j'aurai très peur (la mort en apnée est ma phobie ultime), une frousse à la hauteur de l'amour qui seul peut les sauver.

Un salut fraternel à Lamy Essemlali (Sea Shepherd France) et à tous ceux qui œuvrent pour la préservation des espèces – « Si les océans meurent, nous mourrons. »

Bibliographie

FRÈRE DES ORQUES, Pierre Robert de Latour, Glénat, 2019

DE LA PIERRE À L'ÂME. MÉMOIRES, Jean Malaurie, Plon, coll. Terre humaine, 2022

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

OKAVANGO, 2023 (Folio Policier n° 1035)

PAZ, 2019 (Folio Policier n° 924)

PLUS JAMAIS SEUL, 2018 (Folio Policier n° 716)

MAPUCHE, 2012 (Folio Policier n° 716)

ZULU, 2008 (Folio Policier n° 584)

UTU, 2004, n° 2715 (Folio Policier n° 500)

PLUTÔT CREVER, 2002, n° 2644 (Folio Policier n° 423)

Dans la collection Folio Policier

LA JAMBE GAUCHE DE JOE STRUMMER, n° 467

SAGA MAORIE (HAKA, UTU), n° 634

Dans la collection Folio 3 euros

PETIT ÉLOGE DE L'EXCÈS, n° 4483

Chez d'autres éditeurs

MAGALI, Robert Laffont, coll. La Bête noire, 2024

LËD, Les Arènes ; coll. EquinoX, 2021 (Pocket n° 1837)

HAKA, Éditions Baleine, 1998 (Folio Policier n° 286)

D'AMOUR ET DE DOPE FRAÎCHE, coécrit avec Sophie Couronne,
Éditions Baleine, coll. Le Poulpe, 2009 (Folio Policier n° 681)

Table des matières

Épigraphe

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.



Couverture : d'après photo © gstudioimagen / vecteezy.com

© Éditions Gallimard, 2025.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2025.

GRINDADRÁP

CARYL FÉREY

« La baie entière est noire d'animaux, les bateaux qui les ont rabattus forment une masse compacte dans leur dos, infranchissable, et pour leurs sonars, effrayante ; les hommes tapent contre les coques dans un tintamarre de kermesse, s'époumonent dans des sifflets et des cornes de brume, poussant les cétacés vers le rivage, où les tueurs les attendent. »

Au milieu des cadavres de cette chasse rituelle à la baleine flotte le corps du vieux chef du Grindadráp, couvert d'étranges plaies. Les rumeurs les plus folles se propagent. Et que font sur l'île ces deux militants écologistes de Sea Shepherd, l'ennemi juré ? Se sont-ils vraiment échoués, jetés là par la tempête ? C'est une course contre la montre qui s'engage pour Soren Barentsen, capitaine de police, s'il veut éviter que la violence des éléments ne contamine les hommes.

Un huis clos magistral au coeur de la nature déchaînée et des paysages magnifiques des îles Féroé.

Caryl Férey est écrivain, voyageur et scénariste - pour le cinéma et la BD. Multiprimé, il s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers avec *Zulu*, puis *Mapuche*, *Condor*, *Paz*, *Okavango* et la série des Mc Cash, tous parus à la Série Noire.

Cette édition électronique du livre
Grindadráp de Caryl Férey
a été réalisée le 18 février 2025 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073037329 - Numéro d'édition : 613853).
Code produit : U59839 - ISBN : 9782073037343.
Numéro d'édition : 613855.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)